



Turandot ou le Congrès des blanchisseurs par la compagnie T.O.C. PHOTO: C.

Théâtre ▶ Mirabelle Rousseau met en scène la dernière pièce, restée inachevée, de Brecht. Une prouesse efficace et péchue.

«Turandot», un brouillon bien structuré

Turandot ou le Congrès des blanchisseurs de BERTOLT BRECHT, mis en scène par Mirabelle Rousseau. Fabrik Théâtre, 22 h, jusqu'au 31 juillet.

«**H**uit comédiens jouent les soixante-dix sept personnages dans un décor de cour de récréation. La représentation se constitue comme une expérience dramatique collective, un théâtre brouillon dans lequel on joue vite, on s'interrompt, on biffe, on commente, on change d'avis... on reprend !»

Le spectacle de la metteuse en scène Mirabelle Rousseau est exactement conforme à cette note d'intention. Son choix s'est porté sur *Turandot ou le Congrès des blanchisseurs*, dernière pièce de Brecht - restée inachevée - vaguement inspirée de Carlo Gozzi dont les librettistes de Puccini tirèrent aussi le célèbre opéra.

Milicos. Le *Turandot* de Brecht, commencé en 1953, comporte en effet 77 personnages, et une intrigue plus que touffue, dont on peut tirer un fil central. Sur fond de crise économique, l'empereur de Chine convoque les Tuis (les intellectuels du royaume) pour qu'ils l'aident à justifier auprès du peuple l'effondrement du prix

du coton. Les intellectuels se révèlent totalement dépassés et leur congrès tourne au désastre. Profitant de la confusion, un aventurier parvient aux portes du pouvoir en s'appuyant sur des milices qui sèment la terreur, tandis que les armées étrangères sont aux portes du palais.

Les huit comédiens de la compagnie T.O.C. (pour Théâtre obsessionnel compulsif) ne se contentent pas de jouer cela vite, comme Brecht le préconisait en avant-pro-

Le chaos très maîtrisé qui règne sur scène a des résonances actuelles certaines. Turandot raconte un monde où tout s'achète et se vend, y compris les opinions et les pensées, où plus rien n'a de valeur véritable, hormis la force.

pos. Ils le font avec une intelligence nourrie de toute évidence par une très longue fréquentation du texte. La prouesse n'est pas seulement technique - des portants de chaque côté de la scène leur permettent de changer de costumes et d'accessoires à toute vitesse, et ils en font un jeu d'enfants. Elle est surtout dramaturgique. Ils ont le chic pour démêler tout, en s'appuyant largement sur les indications scéniques de l'auteur qu'ils intègrent au spec-

tacle, mais en puisant aussi dans leurs propres références, n'hésitant pas à brandir un écriteau où ils ont écrit *de Roi Lear*, *Macbeth* ou *Arturo Ui*, quand les rapprochements leur semblent pertinents.

Il y a des moments formidables, dont la description détaillée de l'art de la lèche: «Ce n'est qu'au prix de l'endurance et de l'exercice qu'on parvient à dépasser le léchage de bottes vulgaire qui court les rues, et c'est seulement quand la fantaisie s'ajoute à la patience qu'on devient un maître».

«Bottes». Le chaos très maîtrisé qui règne sur scène a des résonances actuelles certaines. *Turandot* raconte un monde où tout s'achète et se vend, y compris les opinions et les pensées, mais où plus rien n'a de valeur

véritable, hormis la force. Le texte de Brecht n'a sans doute pas tout au long de la pièce l'intensité que lui prête la troupe. Cela n'enlève rien à la cohérence d'une démarche qui promet. Basée à Paris, soutenue par le théâtre Antoine-Vitez d'Aix-en-Provence et le collectif 12 de Mantes-la-Jolie, la compagnie T.O.C. frappe à la porte de belle manière.

— RENÉ SOLIS
(envoyé spécial à Avignon)